

J'étais à Paris en 1993.
Ma voix avait mué.
Le reste : pas tout à fait.

Je ne suis pas parisien. J'ai été élevé dans une petite ville du Centre de la France. Une ville relativement civilisée mais au corset un peu étroit, suffisamment en tout cas pour m'avoir inspiré l'envie de fuir à toutes jambes. Les lignes de fuite, tout comme les trains, ne partant jamais à l'heure espérée, je me suis enfermé pendant quelques années dans ma chambre et j'ai patienté, cloîtré dans les livres, claquemuré dans le ventre cordé de mon piano ou plus simplement penché à la fenêtre à palper le vide, me projeter dans l'après, dans ce que j'imaginai être la vraie vie, la vie à venir. Encore fallait-il pouvoir foutre le camp.

Ça : pendant 18 ans.

Et puis : 1991. On fout le camp. Moi et ma vraie vie en gestation.

1993, donc. Deux ans après mon arrivée à Paris. Je me suis départi de l'odeur de formol qui me tenait lieu de seconde peau. Il était temps, me dis-je aujourd'hui repensant à l'avertissement de Blake : « *Le désir, quand il n'est pas suivi d'action, engendre la peste.* » On

peut dire qu'en 1993, j'ai cessé de puer, j'ai ouvert les vannes et j'ai vaguement commencé à devenir moi-même. Vaguement, dis-je. Car quand j'y songe, à cette année 1993, j'ai quand même l'impression d'être passé à côté de pas mal de choses. C'est sans doute le lot des retardataires surmenés.

Janvier : entrée en vigueur du « grand marché unique » des douze pays de la C.E.E., abolition des frontières et libre circulation entre les pays membres de la C.E.E.

Aucun souvenir notable à ce sujet. De toute façon, je ne comprendrais vraiment mon appartenance à l'Europe et à son histoire qu'en posant le pied à Berlin dix ans plus tard. Avant cela : entité abstraite.

Non, en janvier 1993, je suis amoureux, je suis en khâgne, j'étudie *Une saison en enfer* et le *Contre Sainte-Beuve*, j'écris et j'empile des premiers chapitres de romans avortés, des nouvelles et des chansons pathétiques ; je suis par ailleurs occupé à découvrir les frontières « sans limite » de Paris (l'un des plus beaux leurres qu'une ville puisse nous offrir ; je redécouvrais d'ailleurs cette sensation à Berlin). En 1993, une euphorie tenace et un peu idiote sans doute me tient debout, je m'ébroue et me vautre avec délectation dans les clichés, je n'identifie tout d'abord pas les références de la cartographie que je parcours de long en large et en travers mais qu'importe : j'espère inconsciemment croiser Barbara à l'Ecluse, Sartre et Sagan au Flore, Chet Baker au Caveau de la Huchette, Modigliani et Satie à la Coupole... Il me faudra quelques années pour m'apercevoir que je me suis trompé d'époque et que la compagnie des fantômes ne rassasie pas son homme. Le jour où je

comprends ma méprise, je daigne faire une croix sur la rive gauche et comprendre que la vie est ailleurs. Elle est, en l'occurrence, sur la rive droite. Mais je n'y suis pas encore. Pour le moment, je vis dans une carte postale. Et, c'est là où je voulais en venir : le grand marché unique n'existe pas. Pas la place. Au suivant.

Février : explosion d'une bombe dans le World Trade Center de New York. 6 morts.

Souvenir confus de m'être dit à l'annonce de cette nouvelle : tu habites un endroit de Montparnasse qui a explosé il y a quelques années. La foudre ne saurait retomber au même endroit. Je m'en trouve relativement soulagé. Et passablement indifférent, il faut bien avouer.

Des explosions d'une toute autre nature m'accrochent les viscères cette année-là. Celle à laquelle procède Maurice Ronet avec son pistolet dans *Le feu follet*. Celle, épouvantable, de Noiret sur Schneider dans *Le vieux fusil*. La voiture de Piccoli explose-t-elle dans *Les choses de la vie*? Toujours est-il : côte à côte, nous fixons l'écran, Alix et moi. Elle a déjà vu tous ces films mais elle aime les revoir avec moi. Ça fait partie de l'histoire d'amour. En 1993, je découvre mille continents avec elle. Barbara, Léo Ferré, Reggiani. Et une seconde famille. La sienne. Reste le Sullivan (*Et on tuera tous les affreux*) qu'elle tenait tellement à me faire lire et que je n'ai jamais lu. On en sourit aujourd'hui. Elle m'en a pourtant voulu assez longtemps.

Mars : avec seulement 17% des voix, le Parti Socialiste enregistre un recul historique au premier tour des élections législatives. Le second tour confirme cette sanction des électeurs vis-à-

vis du gouvernement socialiste. L'UDF et le RPR sont majoritaires à l'Assemblée avec 472 sièges.

En 1993, j'étudie dans une classe de khâgne gonflée de jeunes gens cultivés, ouverts d'esprit et drôles, j'ai tout à apprendre d'eux, notamment que la terre entière n'est pas forcément de droite. Délesté comme un agonisant qui revient à la vie, je leur raconte mon souvenir d'effroi datant de 1981 : j'ai huit ans, je regarde le résultat des élections présidentielles avec mes parents ; à vingt heures un front apparaît, puis les yeux, puis le visage en entier, Mitterrand vient d'être élu, mes futurs camarades de prépa partent hurler leur joie avec leurs parents dans Paris tandis que j'observe la déconfiture sur le visage des miens, ils sont livides, un ours (couteau entre les dents probablement) semble avoir accédé au pouvoir suprême, ils vont tout nous prendre, quitter la France, vite. J'exagère mais je certifie avoir ressenti une peur panique envelopper la maison, quelque chose de très grave semblait menacer notre vie de famille, notre vie tout court. Mes amis khâgneux rient comme il se doit à l'écoute de ce récit et m'apportent leur soutien rétrospectif.

Or donc, en 1993, je vais voter avec mes parents dans ma ville natale. Les sarcasmes sont de mise. Je suis un être « sous influence ». Je suis un traître. « Tu verras quand tu auras notre âge. » « Nous aussi, on votait à gauche à ton âge. » (Entièrement faux.)

« Allo chéri ? Décroche, c'est ta mère. Vous avez perdu ! Tu es là ? Tu es bien rentré, au moins ? » Oui, je suis bien rentré et je me souviens de ça :

Mars : le premier ministre socialiste Pierre Bérégovoy démissionne. Édouard Balladur est nommé premier ministre pour une seconde cohabitation gauche-droite. Le 5 mai, Pierre Bérégovoy, déses-

péré d'être mêlé à un scandale politico-financier
et abandonné par ses amis, se suicide.

L'hélicoptère qui ramène son cadavre passe au-dessus de ma ville natale. Bérégovoy est mort à Nevers et non à Matignon comme il a été dit. Mon père prétend qu'on l'a aidé à se suicider : « Trois balles dans la tête, une performance pour un suicidé ! » « Qui t'a dit ça ? » Il a ses sources, soit disant. Traduction : suicidé par la gauche. J'ignore ce qui s'est réellement passé bien sûr, mais en 1993 je prends l'accusation de mon père pour une attaque personnelle.

Juin : le service militaire sévit toujours.

Ma mère m'appelle un matin, consternée : j'ai omis de faire ma demande de report. Une convocation vient d'arriver à la maison : je serai incorporé au 1^{er} septembre. Je me liquéfie et me vois déjà rampant dans la terre, contraint d'obéir aux ordres d'un décérébré sadique. Fébrile et terrorisé, je me fends d'une lettre mielleuse, adressée à je ne sais quel foutu général. Je singe la déférence, je m'aplatis, je me ratatine de confusion, je vous en prie, mes études, mon Général, vous ne pouvez pas me faire ça, je dois finir mes études, jusqu'à 25 ans, m'avait-on dit, je vous en supplie, je poste la demande de report, le suspens est insoutenable, et ma demande finalement acceptée. Putain, plus jamais ça.

Juillet : mort du roi de Belgique Baudouin 1er,
suite à une crise cardiaque.

Que je ne connaissais pas personnellement.

Novembre : la Communauté Économique Européenne devient l'Union Européenne avec l'entrée en vigueur du traité de Maastricht.

Voir plus haut.

Novembre encore : en Belgique, première grève générale depuis 1936.

Une blague belge probablement.

Décembre : « Je crains de ne pas devenir celui que vous voulez. Je crains de ne pas avoir été celui que vous vouliez. Je crains d'être méconnu (peut-être est-ce pour cela que je ne veux pas rester inconnu).

Un jour, les assis me liront. Ils ne reconnaîtront pas celui qu'ils ont inventé. »

En 1993, je ne sais pas ce que je deviendrai mais je deviendrai. Je l'ai décidé. Une piste : j'écris. Se peut-il que je publie un jour des livres ? Que j'en vive ? En attendant, je continue à empiler les romans avortés, et puis je tiens un journal intime de temps à autres.

« Je connais celui que je serai dans dix ans : à me retourner sans cesse parce que mes vingt ans auront filé. Ils filaient que je le savais déjà. Je n'aurais même pas eu la grâce de l'insolence, la vraie légèreté, la tête vide, la désinvolture en poche. L'avenir court vers un refuge impossible. »

Loupant dans les grandes largeurs le concours de Normal Sup, j'adresse une lettre à mes parents dans laquelle je leur certifie que je ferai quelque chose de moi, mais pas ça, quoi ça ?, ce qu'ils avaient prévu pour moi, la grande école, entre autres choses. C'eût été pratique et rassurant de suivre la voie toute tracée mais une instance – qui n'appartient qu'à moi pour une fois – m'intime l'ordre d'aller ailleurs.

En 1993, Sisyphe commence tout juste à pousser son rocher.

Arnaud CATHRINE